

Alexandre Faure

(uN Nu) D'eux nus



© Dorothea Tuch, www.theatregaronne.com/spectacle/2017-2018/privacy
consulté le 2 décembre 2017.

« Il y a de la révélation chez les humains parce que l'irrévélabl agit leur âme. Chacun ignorera toujours la position sexuelle et la vie corporelle et le comportement psychique qu'induirait la possession de l'autre sexe. »

Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle*

Privacy. La traduction fait résonner vie privée ; intimité. Mais aussi solitude.

Un cube blanc est ouvert sur le spectateur. Derrière un voile lumineux, se mettent en scène Ward Weemhoff et Wine Dierickx ; paradis immaculé où l'art questionne l'amour. Tissu lumineux voilant ce qui ne saurait

être montré : un couple immaculé, sans tache du péché. Mais malheureusement, ce couple parle.

Masques, vêtements ajourés, perruques et sous-vêtements divers suggèrent un effeuillage à venir.

Une fois sorti du cube, chu du Paradis, le couple d'acteurs nus exhibe, expose, exacerbe, exalte, extirpe l'ex- du sexe. Hasard de la langue dans laquelle le préfixe *ex-* exprime l'idée de « sortir » tout autant que celle d'« absence », de « privation ». Ça s'avance vers l'extérieur, pour s'ébattre, s'effeuiller.

« [...] avant la chute, et bien qu'ils ne fussent recouverts d'aucun vêtement, Adam et Ève n'étaient pas nus : ils étaient recouverts d'un vêtement de grâce, qui collait à leur corps comme un vêtement de gloire. [...] Et c'est de ce vêtement surnaturel que le péché les prive ¹. »

Les voilà nus dans cet effort d'exhiber et de raconter leur intimité par l'égrainage pornographique de leurs expériences sexuelles respectives. Mot entré au siècle des Lumières, il éclaire d'un tour nouveau ce qui du sexe ne cesse pas de s'écrire. Cette performance oratoire fait apparaître combien le nu est l'être habillé par excellence. Le langage recouvre ce que le silence dénude.

Habillés pour l'hiver par les mots de l'Autre, spectateur, car un corps nu, ça s'habille.

Habillés aussi de la crudité du texte de leurs expériences, il ne reste plus à celui qui s'offre comme spectateur qu'à écouter, une fois la jouissance du regard des corps nus rassasiée. Habillé l'indicible, l'intime de leur altérité de jouissance. Ne parle-t-on pas du *corps* du texte, à savoir ce qui précisément donne consistance, phallique ?

Nu, restent les mots. Sans mots, pas de nudité. Habits de nudité ; *ôte couture* comme l'artiste photographe Nicole Tran Ba Vang le livre précieusement.

Vulgairement, l'expression « se mettre à poil » se heurte à la dénudation du réel du corps. « Poil », comme signifiant dernier et duvet humain, habille notre corps. Et le « poil » c'est tout aussi bien ce qui tient l'image, parfaite, lorsque l'on entend « J'suis au poil, mec ! ».

Chair des mots qui se heurtent à dire l'indécidable de la jouissance qui les fait échouer et rester l'un *à-côté* de l'autre ; *para*-sexué, *para*-tenaire. *Privacy*, dans leur solitude qui les conduit du nu à l'un, l'un-défini de la solitude. Le spectateur, à l'instar de Tirésias, pourrait être appelé à témoigner sur la question de la jouissance.

Restent deux corps, l'un à côté de l'autre. Tentative au bord de la nudité pour aborder ce qui, entre ces corps, ne se lit qu'à se délier. Corps nus qui ne révèlent ni ne cachent. Corps nus. Corps parlants qui éprouvent en acte ce que le spectre allant de l'intime à l'extime ne recouvre pas : l'écart de la jouissance.

Apprivoiser le privé. Privé de ce qui peut s'en dire, de cette particularité de la jouissance. Pêril de la langue qui les reconduit devant le fantasme de la révélation. « Le mot *revelatio* veut dire en latin ôter le *velum*. *L'objectio* consiste en latin à dénuder le sein, à créer l'objet ². » Jusqu'où vont-ils aller ? Sur le chemin de la vulgarité ou de l'obscénité ³ ? À la limite de la honte ?

Non pas vulgarité mais pudeur. Pudeur au moment précis où l'actrice recache discrètement son sexe avec une feuille lorsqu'il s'est trop longtemps laissé voir. Supposant que sous le cache-sexe mythique – la feuille – se situe l'endroit de la castration. La pudeur est recouvrement, rhabillage. Cet acte pudique enseigne sur la nature de l'être parlant, mordu par le signifiant.



© Dorothea Tuch, www.theatregaronne.com/spectacle/2017-2018/privacy
consulté le 2 décembre 2017

La honte quant à elle est assise. Elle est tapie sur les gradins lorsque actrice ou acteur parle de leur jouissance, ce que ladite « intimité » devait masquer, ce que les vêtements devaient vêtir. Tableau de honte se peignant dans la longueur et la répétition jusqu'au moment où l'obscurité, comme silence de l'image, dénude la voix des actants. Leur propre honte à eux aurait pu faire signe, dévoiler leur intimité. *Hontologie*.


La honte pouvait surgir et saisir le spectateur au moment précis où son regard de jouissance posé sur le corps nu venait à croiser celui de l'actant. Tel est vu celui qui croyait voir. Mais pouvait-il, le spectateur, être

honteux de la jouissance de l'autre ? N'est-ce pas ce que le rire indique ? Ce même rire qui met sur la voie de la honte en tant qu'il se présente comme masque. Un pas de plus et le rire se pique un fard, teinté de honte. *Rire* jaune. À l'exemple d'Actéon qui, regardant, désirant celle qui ne pouvait être vue dans sa nudité, se transforma en animal, celui qui par excellence ne peut rien dire de sa jouissance et qui n'a que faire des petits coins, toujours privés, où se réfugie l'être parlant.


« Ainsi dans cette mutuelle accusation, ils passèrent
Des heures infructueuses, mais ni l'un ni l'autre ne se condamnant soi-même ;
À leur vaine dispute il semblait n'y avoir point de fin. »

Milton, *Paradis perdu*

Mots-clés : interprétation, théâtre, De Warme Winkel & Wunderbaum, Privacy, intimité, pudeur, nu.

1.  G. Agamben, *Nudité*, Paris, Payot et Rivages, 2009, p. 97-98, cité par L. Beillard-Robert, *La Robe, du voir au voile. Pour une psychopathologie du corps féminin habillé*, thèse soutenue le 19 janvier 2018 à l'université Rennes 2, inédit.

2.  P. Quignard, *La Nuit sexuelle*, Paris, Flammarion, 2007, p. 48.

3.  Sur ce point consulter David Bernard avec Marie-José Latour et Sophie Pinot, « Entretien. Les pudeurs du sujet et l'obscénité de l'époque », *Mensuel*, n° 119, p. 91-101.